

NÉCROLOGIE.

La Société historique algérienne vient de perdre, dans la personne de M. le commandant Pellissier de Reynaud, un de ses membres les plus distingués. Déjà, un de nos collègues a donné, dans l'*Akhbar*, une notice nécrologique où il s'est attaché surtout à faire ressortir les actes de M. Pellissier, considéré comme écrivain. Nous reproduisons plus loin ce pieux souvenir d'une vieille amitié. Nous le ferons précéder d'une notice relative à la carrière militaire et diplomatique de notre bien regrettable collègue.

Notice sur M. Pellissier.

Jules-Henri-François-Edmond Pellissier de Reynaud est né à Tournon (Ardèche), le 1^{er} janvier 1798.

Il entre au service, dans le 4^e régiment des gardes-d'honneur, le 16 juillet 1813. Il est licencié, avec ce régiment, en 1814, et passe comme sous-lieutenant dans les chasseurs de Vaucluse. Blessé d'un coup de feu le 3 avril 1815, au combat de la Drôme, il reçoit du duc d'Angoulême la croix d'honneur à 17 ans. De 1813 à 1815, il fait les campagnes d'Allemagne et de France. En 1816, il passe dans les chasseurs de l'Oise, puis est admis, en 1819, avec son grade de sous-lieutenant, dans le corps royal d'état-major. Il est fait lieutenant en 1821. Comme officier d'état-major, il sert successivement dans la cavalerie, l'infanterie et l'artillerie. Nous le trouvons à la campagne d'Espagne de 1823 et 1824.

Lieutenant d'état-major attaché au 9^e léger, il commande une compagnie à la prise d'Alger et est fait capitaine le 8 septembre 1830. En 1834, le général baron Voirol, dont il est aide-de-camp, le met à la tête du bureau arabe d'Alger (1). Il le quitte à l'arrivée du général d'Erlon pour être nommé directeur des affaires arabes, quand le général de Damrémont est appelé au gouvernement de l'Algérie. Il conserve cette position jusqu'en 1839, sous le maréchal Valée. La raison qui fit que M. Pellissier se démit de ses fonctions de directeur des affaires arabes lui fait trop d'honneur pour que nous ne la rapportions pas.

(1) En 1835 et 1836, M. Pellissier fit partie des expéditions de Mascara et de Tlemcen. — N. de la R.

Un nègre et une négresse esclaves étaient venus nous demander asile et se mettre sous la protection du chef des affaires arabes. Ils furent réclamés avec insistance par Abd el Kader. Les livrer, c'était les sacrifier. Leur cause sera chaleureusement défendue par M. Pellissier qui fera tout pour faire triompher l'un des plus sacrés privilèges de la terre de France. Malheureusement, son opinion ne prévalut pas. En raison, sans doute, de circonstances difficiles, le gouverneur crut devoir céder à l'Emir, et l'ordre d'extradition fut donné. Le directeur des affaires arabes dut obéir, mais il se retira. Sa démission fut envoyée le jour même au maréchal Valée qui la lui renvoya par trois fois et fut enfin bien obligé de l'accepter. M. Pellissier est là tout entier.

M. Pellissier avait été fait officier de la Légion-d'Honneur en 1836 (15 janvier) et chef d'escadron en 1838 (18 janvier).

La Commission scientifique d'Algérie étant constituée à la fin de 1839, les services distingués de M. Pellissier le désignent au choix du Ministre de la Guerre pour en faire partie. On connaît ses travaux scientifiques. On connaît également ses *Annales algériennes* et ses nombreux écrits pour la conservation de l'Algérie; ses articles de la *Revue des Deux mondes*, et entr'autres celui qu'il a fait le 15 février 1857 sur le *Droit maritime, selon le Congrès de Paris*.

En 1842, le commandant Pellissier passe dans les consulats; et le poste de Mogador lui est confié. Nos affaires commençaient à se brouiller au Maroc et l'empereur Abd er Rahman crut devoir refuser l'entrée de ses états, non à M. Pellissier, mais à l'officier supérieur d'état-major qui fut alors envoyé à Soussa. En 1848, le général Cavaignac l'envoie à Malte comme consul de 1^{re} classe. Il n'y réside que deux mois et se voit pour la seconde fois refuser son exéquatur, à cause de sa qualité d'ancien officier supérieur d'état-major. Les Anglais ne veulent pas dans une ville forte d'officier de cette arme comme agent de la France. M. Pellissier permuta d'office avec son collègue de Palerme.

Nous sommes à la fin de 1848; la Sicile révoltée contre la couronne de Naples, s'est proclamée république. M. Pellissier représente la France républicaine et nous allons cependant le voir travailler à faire rentrer sous la domination du roi Ferdinand l'île révoltée. Pourquoi? — La Sicile république ne peut se soutenir seule, nos propres affaires ne nous permettent pas de lui tendre la main, et il importe avant tout que le pavillon britannique n'aille pas y flotter comme à Malte ou aux îles Ioniennes. La tâche est diffi-

cile, mais M. Pellissier est à la hauteur de sa mission. Il sait gagner la confiance des membres du gouvernement sicilien et les amène petit à petit à une entière soumission. Palerme se rendit sans effusion de sang et toutes les villes suivirent son exemple. Tout cela, grâce à M. Pellissier, qui dut, néanmoins, par sa conduite, mécontenter quelques fanatiques qui allèrent jusqu'à tirer un coup de pistolet sur le représentant de la France.

Le Prince-Président récompensa ses services en le nommant son consul-général à Tripoli de Barbarie. M. Pellissier y débarqua à la fin de 1849 et y resta jusqu'en juillet 1852. Au mois de mai précédent, il avait été nommé consul-général et chargé d'affaires de France à Haïti. On voulait près de l'empereur nègre un homme énergique, la main d'un ancien militaire pour réprimer ses excéntricités. Entre le mois de mai et celui de juillet, eut lieu l'affaire des déserteurs de Tripoli qui n'est peut-être pas encore oubliée.

Je la raconterai, néanmoins; car cette affaire, qui rappelle la sauvage cruauté des anciens barbaresques, fournit à M. Pellissier une nouvelle occasion de montrer son courage et sa fermeté. Deux déserteurs français servaient dans la cavalerie du pacha en qualité de maréchaux-ferrants. A plusieurs reprises, les Turcs voulurent les forcer d'abjurer et de se faire musulmans, employant pour réussir dans leur projet toute sorte de mauvais traitements. Nos pauvres compatriotes résistèrent toujours, mais la conduite de leurs bourreaux devint si cruelle, que ne pouvant plus y tenir, ils vinrent trouver le représentant de leur pays, aimant mieux se déclarer en état de désertion et se mettre à sa disposition que d'abjurer. Aussitôt, le consul-général fait savoir au pacha que ces hommes ne lui appartiennent plus et que notre pavillon les couvre jusqu'à leur embarquement pour France. L'Osmanli répond qu'il ne reconnaît pas au consul les droits qu'il se donne et il fait enlever près du consulat-général ses deux malheureuses victimes. M. Pellissier menace d'amener son pavillon si les deux déserteurs ne lui sont immédiatement remis. Le pacha persiste dans son entêtement, M. Pellissier amène son pavillon et le Gouvernement envoie toute la flotte de la Méditerranée, commandée par un vice-amiral, pour soutenir la réclamation de notre représentant. Nos canons firent peur aux Turcs, ils cédèrent; mais M. Pellissier ne crut pas devoir réarborer à Tripoli les trois couleurs, sans de nouveaux ordres du Ministère et il quitta cette ville avec la flotte, emmenant avec lui tout le personnel de sa mission. Sa conduite fut hautement approuvée à

Paris et le Président daigna le complimenter dans un dîner officiel auquel il avait bien voulu l'inviter. La Porte dut donner à la France une éclatante réparation pour l'insulte qui avait été faite à son pavillon.

Nous avons dit que le poste d'Haïti avait été donné à M. Pellissier. M. Drouyn de Lhuys, alors ministre des affaires étrangères, préféra le garder près de lui et changea sa mission lointaine contre celle d'écrire l'histoire de la diplomatie française dans le Levant et en Barbarie de 1792 à 1848. Depuis la fin de 1852, M. Pellissier était occupé à ce précieux travail qui touchait à sa fin, quand, en mars 1857, le comte Walewski jeta les yeux sur lui pour la délimitation de la frontière turco-russe en Asie. Il partit pour ces régions lointaines avec le titre de commissaire de l'Empereur. Ici, M. Pellissier n'est plus militaire ; les commissaires russes, anglais et turcs appartiennent à l'armée. En tout, il les étonne par ses connaissances profondes, par son coup-d'œil de topographe distingué, qui ne le laisse jamais en défaut. Sa supériorité est incontestable, nous osons dire incontestée, et bientôt la présidence de la commission mixte lui est donnée d'un commun accord. M. Pellissier tient les rênes de la mission, il va mener vite et bien la frontière. Elle est achevée en 3 mois ; il la termine complètement, mais en mettant la dernière main, il prend, dans les marais de la mer Noire, près de Batoun, dans cette contrée, la plus malsaine du monde, aujourd'hui comme au temps d'Hippocrate, la terrible maladie qui vient de le conduire au tombeau. Il s'embarque mourant à Batoun et arrive à Constantinople, avec les commissaires anglais et turcs, dans un état désespéré. L'ambassadeur effrayé, fait savoir son état au Ministre par le télégraphe, et, dans sa bienveillance paternelle, le comte Walewski fait aussitôt partir en courrier de cabinet, son plus jeune fils, pour Constantinople. Quand celui-ci débarqua à Thérapia, il trouva son père debout et songeant déjà à applanir les difficultés qui se présentaient sur quelques points de la frontière nouvelle de la part des Turcs. Il fallut deux mois pour mettre les Russes et les Turcs d'accord ; et enfin, le 5 décembre 1857, M. Pellissier signa la convention, consacrant la nouvelle frontière et apportant ainsi au congrès actuel une œuvre complète.

Mais M. Pellissier avait lutté contre lui-même dans sa deuxième et pénible mission. En arrivant à Paris, il dut garder la chambre d'où il n'est plus sorti. Il est mort le 16 mai, en possession jusqu'au dernier instant, de sa belle intelligence et de sa rare fermeté.

L'Empereur avait reconnu ses derniers services au pays, en lui donnant la croix de commandeur et il a adouci ses derniers instants, en nommant son fils Hadjoute élève-consul de France avant son tour.

M. Pellissier s'était marié, en 1822, à la fille d'un général du 4^{or} Empire, de M. le baron de Gengoult qui commandait la dernière brigade d'arrière-garde du maréchal Ney, à la retraite de Moscou et que Napoléon fit général de division sur le champ de bataille.

H. P. de R.

M. LE C^t PELLISSIER DE REYNAUD, ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL. — L'auteur des *Annales algériennes*, — l'ouvrage d'histoire contemporaine le plus remarquable qui ait encore été écrit sur l'Algérie — est mort à Paris le 16 de ce mois, à la suite d'une longue maladie. Pendant sa mission en Asie, où il était envoyé par le Gouvernement français pour coopérer à une délimitation entre la Russie et l'empire Ottoman, il eut à parcourir des contrées aussi mortelles à l'européen que celles où Jacquemont tomba martyr de la science. Homme instruit et profond observateur, M. Pellissier, en accomplissant avec le zèle qu'il mettait à toutes choses, ses fonctions officielles, ne laissait pas de recueillir les faits et les souvenirs intéressants qui se rattachent à ces contrées jadis si célèbres. Avec ce double labeur, et sous un climat aussi meurtrier, il devait prendre facilement le germe du mal qui vient de l'enlever à ses amis et à sa famille.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire ici la biographie complète de cet homme également remarquable par l'esprit, le caractère et l'instruction. Nous voulons seulement dire en quelques lignes les titres qui le recommandent surtout au souvenir des Algériens.

M. le C^t Pellissier avait habité l'Algérie presque sans interruption depuis 1830 jusqu'en 1842, comme officier d'état-major, comme directeur des affaires arabes, ou comme membre de la commission scientifique créée en 1839. Après avoir quitté la colonie, il y fit de fréquents voyages et n'en a jamais été fort éloigné, ayant rempli des fonctions consulaires à Soussa, dans la Tunisie, puis à Tripoli de Barbarie.

Son début comme écrivain, — point de vue sous lequel nous voulons surtout l'examiner, — est marqué par l'apparition de l'ouvrage qui l'a rendu le plus populaire, celui qui restera son principal titre littéraire, tant qu'il y aura des lecteurs désireux de connaître

Les origines de la domination française en Afrique. On devine qu'il s'agit des *Annales algériennes*, dont il commença la publication en 1836 par deux volumes auxquels vint s'ajouter un troisième et dernier qui parut en 1839. L'intention de l'auteur était de faire une sorte de revue annuelle ou bisannuelle, divisée en deux parties, l'une purement historique, l'autre composée d'articles et documents détachés, relatifs aux questions pendantes à l'apparition de chaque volume. Les positions officielles occupées ensuite par l'auteur, lui firent un devoir de suspendre une publication où l'historien eût été trop souvent gêné par le fonctionnaire.

L'apparition des *Annales algériennes* fut un événement : la franchise un peu rude des opinions, la hauteur des vues exprimées dans un style lucide dont la limpidité était relevée heureusement par une grande aptitude à lancer le trait, devaient, en effet, appeler l'attention sur ce livre. Ici, nous ne devons parler que pour mémoire, des critiques adressées alors à l'auteur, à qui l'on reprochait une excessive sévérité dans ses jugements, et un penchant à la raillerie plus marqué qu'il ne convient à celui qui tient la plume de l'histoire. Rendu plus indulgent par l'âge et par l'expérience, M. Pellissier a corrigé de lui-même, dans sa nouvelle édition, ce qui avait été blâmé avec quelque raison dans la première. Il y conduisit le récit des événements jusqu'en 1847, époque de la prise d'Abd-el-Kader, ajoutant un appendice qui tient le lecteur au courant des événements qui ont suivi la chute de l'Émir, jusqu'en 1854.

Son ouvrage obtint un grand et légitime succès, qui le signala naturellement à l'attention des *compilateurs*.

« Plusieurs ouvrages, dit M. le C^t Pellissier, dans la préface de sa
» nouvelle édition, ont été publiés sur l'Algérie depuis la première
» édition des *Annales algériennes*, qui ont été largement mises à
» contribution. Je ne m'en plains pas ; cependant je dois rappeler
» à ceux qui, venant à lire mon livre après avoir lu une *Histoire*
» *ancienne et moderne*, imprimée avec luxe et ornée de gravures,
» reconnaîtraient des pages entières qui leur auraient déjà passé
» sous les yeux, que ce n'est pas moi qui suis l'emprunteur : ces
» passages sont textuellement pris dans ma première édition. Cette
» manière d'écrire est assurément commode pour ceux qui l'em-
» ploient ; mais j'avoue que j'aime mieux en subir qu'en faire
» l'application. »

Mais poursuivons l'examen des œuvres de notre auteur.

Dans une lettre publiée à Alger le 28 mars 1836, M. le comman-

dant Pellissier répondait victorieusement à une des diatribes annuelles que M. Desjobert publiait contre l'Algérie. Nous ne nous arrêterons pas sur cette polémique qui paraîtrait incompréhensible à notre époque.

En 1842, on retrouve M. Pellissier sur la brèche. Il y avait alors des personnes qui, trouvant que dans l'islamisme, la terre appartient à Dieu, représenté ici-bas par l'imam ou le prince, en concluaient qu'il n'y a pas de propriété privée en Algérie, si ce n'est par exception.

« Or, de bonne foi (disait à ce sujet notre auteur), qu'est-ce que » tout cela veut dire ? que Dieu est le maître souverain de toutes » choses. Y a-t-il, y a-t-il eu et peut-il y avoir une religion » qui ne consacre ce principe fondamental et sacré ? Les Grecs et » les Romains regardaient aussi comme maître de l'univers le » *pater hominum deumque*, ce qui n'empêchait ni Xénophon, ni » Cicéron de se considérer comme propriétaires incommutables de » leurs belles terres. »

Dans une brochure publiée en 1847 sous le titre : *Quelques mots sur la colonisation militaire en Algérie*, le C^t Pellissier se prononce pour ce système et propose un plan de colonisation. C'était à l'époque où les projets du maréchal Bugeaud et des généraux Bedeau et de Lamoricière occupaient fortement l'attention publique.

En 1844, il consigna dans le 6^e volume de l'*Exploration scientifique*, section des sciences historiques et géographiques, une série de mémoires pleins d'intérêt : 1^o expéditions et établissements des Espagnols en Barbarie ; 2^o expéditions et établissements des Portugais dans l'empire du Maroc ; 3^o expéditions et établissements des divers peuples de l'Italie, des Anglais et des Français en Barbarie ; 4^o mémoire sur la géographie ancienne de l'Algérie ; 5^o mémoire sur la géographie sarrazine de l'Algérie.

Bien que de nombreuses et importantes découvertes de documents inédits sur l'histoire locale aient eu lieu depuis la publication de ce volume, il sera encore consulté avec fruit par ceux qui veulent étudier sérieusement le passé de notre Algérie.

L'année suivante, le C^t Pellissier fit paraître dans le même recueil, en collaboration avec M. Rémusat, interprète de l'armée, et d'après un manuscrit de la Bibliothèque d'Alger, une traduction de l'*Histoire de Tunis*, par El-Kérouani, le seul auteur indigène qui donne l'histoire de la Tunisie après la chute des Beni Hafs et même sous la domination turque, jusqu'en 1681.

Enfin, en 1853, il publia la *Description de la régence de Tunis*, ouvrage dont il avait rassemblé les matériaux sur place et dans les nombreux voyages qu'il avait faits en Tunisie. On regrette, en lisant la partie archéologique de cet excellent livre, que l'auteur n'ait pas été plus familier avec les études épigraphiques ; mais on admire l'esprit d'observation, la perspicacité et les sympathies humanitaires qui se manifestent dans toutes les autres parties.

Voilà, certes, une carrière bien remplie ; et d'autant mieux que tous les ouvrages dont nous venons de parler, outre leur valeur littéraire, ont une utilité pratique dans l'œuvre que la France accomplit en Algérie. Nous n'avons pu, faute de renseignements, parler du C^t Pellissier, comme militaire et comme diplomate ; mais nous pouvons affirmer que dans les diverses positions où il s'est trouvé, ceux qui l'ont connu regretteront en lui un homme de bien, d'un noble caractère, d'un esprit distingué, nourri de fortes études et enrichi de nombreuses observations consciencieusement recueillies aux sources originales (1).

A. BERBRUGGER.

(*Akhbar* du 23 mai 1858.)

(1) L'*Akhbar* du 27 mai raconte que les Russes avaient à Tiflis et à Alexandropol les ouvrages du commandant Pellissier, qui eut l'agréable surprise de se voir aussi apprécié, comme écrivain, dans ces régions lointaines, qu'il pouvait l'être en France et en Algérie.